

CLÉMENT BONDU

Les Étrangers

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

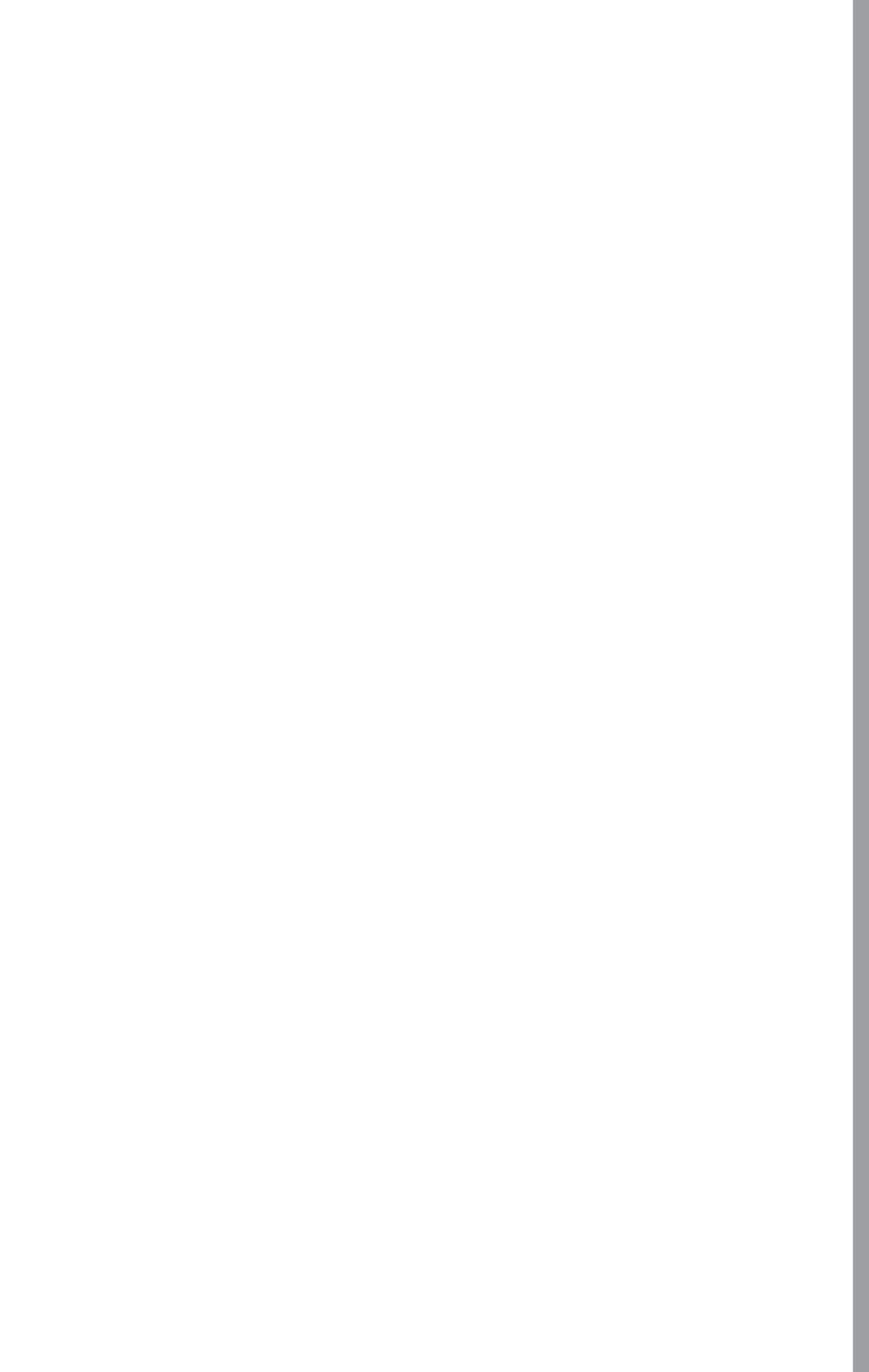
ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2021

A lifetime burning in every moment.

T.S. Eliot



PROLOGUE

Δ



IL y a, près d'ici, une montagne. Des voyageurs s'arrêtent parfois dans la vallée. Ils regardent d'en bas le chemin qui monte en lacets jusqu'au village niché dans les hauteurs, les taches noires des corbeaux sur la neige, les toits penchés, et les lentes spirales des fumées qui s'élèvent vers le ciel. Les voyageurs s'élancent. Ils marchent, grimpent, respirent, se réjouissent, s'épuisent peu à peu, glissent sur les pierres, hésitent à descendre, s'obstinent malgré tout.

Tout est silence, là-haut, sur la montagne blanche. Les voyageurs arrivent à la tombée du jour, épuisés. Ils traversent le village, de ruelle en ruelle, cherchent une lueur, un endroit où passer la nuit. Mais tout semble désert, ici. Les maisons se dérobent derrière les portes closes. Les volets sont fermés. Soudain, au détour d'une ruelle, les voyageurs remarquent une porte entrouverte (la première). Ils s'approchent, frappent, appellent de la voix. Mais leur cri reste sans réponse. Alors les voyageurs ouvrent la porte et franchissent le seuil.

Une grande pièce blanche se tient là devant eux. Avec, seulement (à mesure que leurs yeux les découvrent), un matelas sur le sol, des draps, des couvertures, et près d'une cheminée: un tas de bois, de bûches et de vieux journaux. La pièce est vide et semblait les attendre. Les voyageurs s'installent donc, arrangent leur lit (déplient, lissent les draps), préparent le feu dans l'âtre. Bientôt le papier s'embrase, le bois craque,

les bûches s'enflamment. Les voyageurs contemplent les braises un moment, la chaleur qui les berce puis, au plus près du feu, se dénudent et s'installent sous les couvertures. Leurs paupières se ferment peu à peu, et leur esprit s'enfuit. Tout le monde dort.

Le lendemain, les voyageurs se réveillent, ne sachant plus dans les premiers instants quelle est cette grande pièce autour d'eux et où ils se trouvent exactement. Puis la mémoire revient, et les voyageurs décident d'aller voir le village dans la lumière du jour. Ils prennent soin de fermer la porte derrière eux (que la chaleur du feu, intacte, se préserve) et vont marcher lentement, silencieux, à travers les ruelles. Mais dans le village il n'y a rien. Pas un signe de vie (excepté les cris des corbeaux, et le bruit de leurs pas faisant crisser la neige). Rien. Ou alors seulement, parfois : ces regards qu'on devine, qu'on ressent, derrière les portes closes et, oui, même, par instants, le froissement d'un tissu, un rire, une voix. Pourtant rien. Les volets sont fermés. Alors bientôt la nuit les rappelle à cette grande pièce vide, qui est comme la leur maintenant. Les voyageurs rentrent se lover dans la chaleur du feu et contempler les flammes.

Au seuil de la pièce, les voyageurs s'arrêtent, stupéfaits. Comment ont-ils pu ne pas s'en rendre compte, oublier ? Ils n'ont ni faim ni soif. Voilà presque deux jours qu'ils n'y ont pas pensé... Les voyageurs s'étonnent. Ils ne savent pas qu'ici, sur la montagne blanche, la faim n'existe pas, la soif y est toujours épanchée. Les gens qui viennent là y vivent seulement, immobiles, dans la chaleur du feu, derrière les portes closes. Il n'y a rien à faire, ici. Il n'y a qu'à se souvenir.

Les voyageurs s'installent, donc, dans la pièce, qui est la leur maintenant. Au jour suivant, déjà, ils ne ressortent plus, plongent leurs yeux dans les flammes, regardent, se souviennent, et sourient. Ils se souviennent d'abord du village niché, vu d'en bas, les taches noires des corbeaux sur la neige, les toits penchés. Puis ils revoient les longues heures de marche et leur arrivée, là, dans la pièce, et le feu allumé (le premier). Puis le reste de la vie apparaît peu à peu. Tout le reste de la vie, et tous les souvenirs, qui les submergent alors, dans un grand labyrinthe d'images et de couleurs.

Et les jours passent ainsi. Les jours, et les semaines, et les mois, et déjà, la moitié d'une année. Oui, déjà. *Déjà*, disent les voyageurs, se réveillant soudain, un matin, hébétés. *Partir, il faut partir!* En hâte, les voyageurs se lèvent, arrangent le matelas, les draps, les couvertures, le bois, les vieux journaux. À peine un regard vers les cendres. Et les voilà partis (oubliant de fermer la porte derrière eux), traversant les ruelles d'un pas pressé, laissant là le village sous la neige, le feu et le silence. Les voyageurs s'en vont. On les regarde passer, et leur silhouette se faire plus petite, aperçue un instant derrière les portes closes, les battants des volets aussitôt refermés.



Mais, derrière la montagne, dérobée aux regards et de l'autre côté, tout en bas du chemin en lacets : la mer. Les voyageurs s'arrêtent, soudain, illuminés. Ils regardent la mer, qui brille, là, immense et bleue sous le miroir du ciel, l'infini des reflets qui scintillent, éclatés.

Comme il est éprouvant de monter pas à pas sur la montagne blanche, et comme il est aisé de redescendre tout le long du chemin vers la mer, se laissant porter par le vent. *La mer*. La mer, là-bas. Les cris des mouettes grandissent sur le bleu du ciel. Bientôt les voyageurs découvrent sous leurs yeux : une plage, un port, des bateaux amarrés, des voiles au loin brûlées sur l'horizon. Alors, n'y tenant plus, exultant de chaleur et d'envie, les voyageurs enlèvent leurs vêtements, leurs chaussures, et courent se jeter dans les vagues. Les couleurs sont si pleines, l'eau et le sel si pleins, l'odeur du sable, des pierres, du soleil. Les voyageurs se laissent flotter, là, un moment, le visage tourné vers le bleu. Puis ils se rhabillent et s'en vont le long de la plage, les pieds dans l'écume. L'air chaud les embaume et les grise jusqu'au port où sommeillent les bateaux alanguis, où bruissent les cris, les voix.

Les voyageurs traversent le port, les mouvements de la foule, les étals du marché aux poissons alignés, aux senteurs de fruits et d'épices. Bientôt ils vont s'asseoir à la table d'un café, au soleil et, sans s'en rendre compte, commandent à boire et à manger. Car ils ont faim et soif. Alors ils boivent et mangent et boivent encore, s'extasiant, regardant autour d'eux le mouvement éphémère de la foule sur le port, l'infini des reflets qui scintillent éclatés à la surface de l'eau, là, sur la mer de l'oubli.



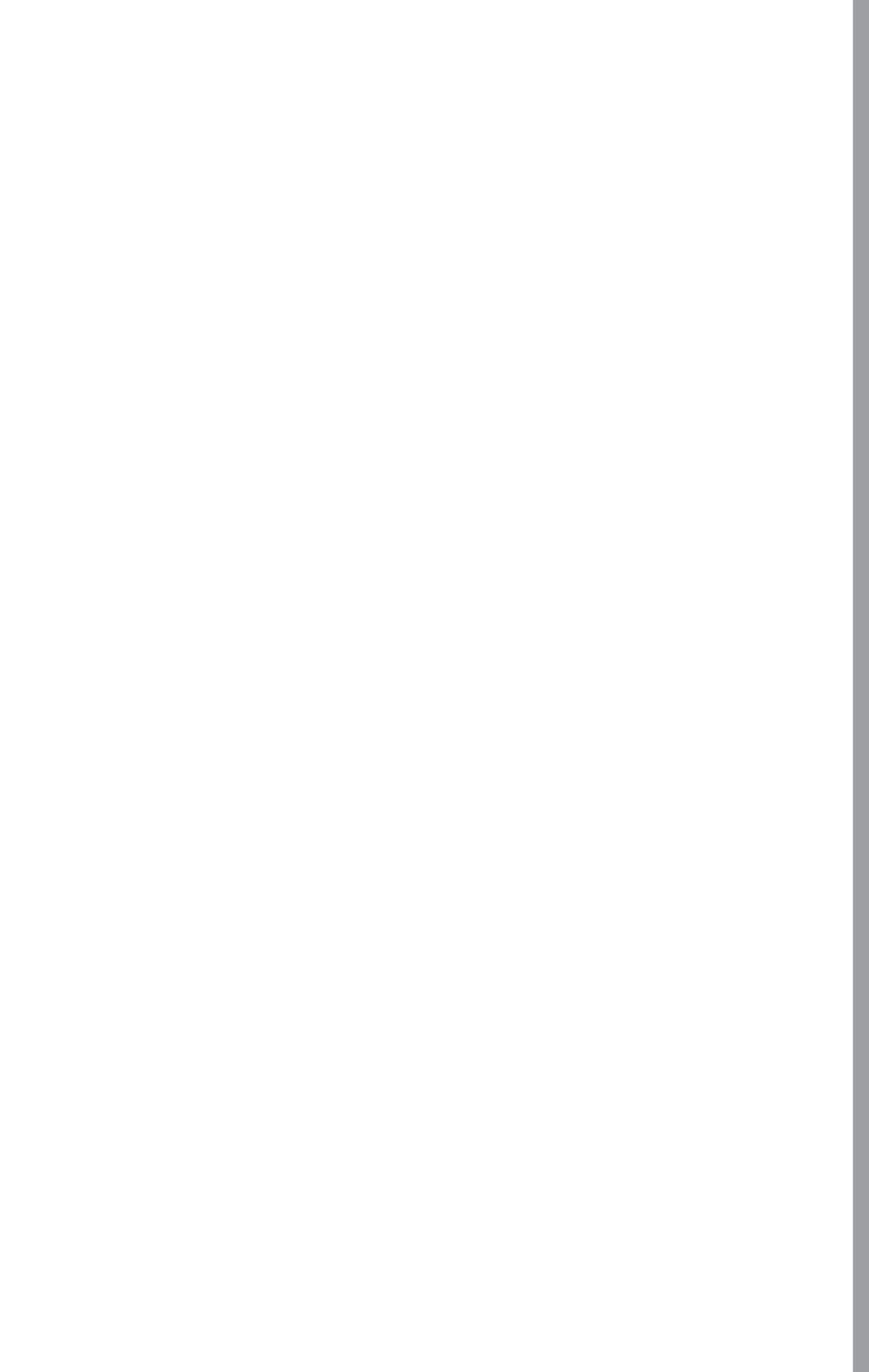
Aujourd'hui, un homme marche. Une silhouette, là-bas.

L'homme marche à pas lents sur le long chemin en lacets. Il marche vers le village niché dans les hauteurs, les taches noires des corbeaux sur la neige, les toits penchés. Depuis longtemps déjà. Il marche depuis la mer.

Arrivé au faite, l'homme se penche. Les mains sur les genoux, courbé, essayant de reprendre son souffle. Puis il se redresse, se retourne, regarde derrière lui. C'est alors qu'on voit son visage. De lourds cernes sous les yeux, les traits tirés, ridés, la peau, par endroits, abîmée. Des traces, des marques, des cicatrices. L'homme regarde la mer. *La mer*, là-bas, tout au bout du chemin en lacets... L'homme respire avec peine. Il a l'air de souffrir. Ses yeux (soudain) se sont remplis de larmes.

C'était la dernière fois.

Il doit maintenant rejoindre la grande montagne blanche, la montagne du souvenir. L'homme regarde la mer. Il voudrait sourire, mais il n'y parvient pas. C'était la dernière fois. Il n'aura donc qu'une vie, pour toujours. Une vie seulement. Et ce fut *celle-là*.



I

L'INQUIÉTUDE



*L'image insaisissable
de l'insaisissable fantôme de la vie.*

Herman Melville

CET été-là, Paul commença à imaginer un roman, un récit qui aurait pour centre Ismaël et retracerait les quelques semaines qu'il avait passées là-bas, dans la maison. Ce n'était rien de clair, plutôt une sensation diffuse, un pressentiment. Paul, dans son esprit, appela très vite ce roman (qui pour l'instant n'était pas même une seule ligne sur une seule feuille blanche) *L'Inquiétude*, un mot qui représentait alors pour lui, sans bien savoir pourquoi, une sorte de paysage à la fin de l'été dans le sud de la France, un tableau de collines, de champs de maïs et de tournesols, parfois même de mer et de vent, sur lequel la silhouette d'Ismaël, nettement, se détachait. Alors, cet été-là, peu à peu (et de plus en plus chaque jour) Ismaël se transforma pour Paul en quelque chose de semblable à un personnage de roman, une sorte de héros, comme on en trouve aujourd'hui davantage dans les salles de cinéma que dans les livres. Son nom même, le nom d'Ismaël, semblait à Paul parfois presque inventé par lui, comme s'il ne s'agissait pas de son vieil ami perdu de vue au cours des années (et maintenant, pour ainsi dire, perdu et disparu pour de bon, comme Paul l'avait appris quelques mois plus tôt) mais bien de quelqu'un d'autre, ou encore, oui, une présence, quelque chose de vague et vaguement mystérieux, flottant là, près de lui, auréolé d'un nimbe léger de légende et de gloire. Mais peut-être était-ce simplement la sensation du temps passé et des souvenirs qu'on garde avec soi. Oui, peut-être qu'en grandissant (vieillissant, même, comme Paul devait apprendre à le dire désormais), tous les

événements passés, les lieux et les êtres de nos propres vies prenaient-ils peu à peu la forme et la consistance des mythes, aussi sacrés, aussi infinis et impénétrables pour nous à présent que le sont ceux des Grecs, des Aztèques, des Abyssiniens.

Cet été-là, Paul vécut à peu de choses près dans cet état ambigu, incertain, mélange de réminiscences émues et de prédictions nébuleuses, avec pour toile de fond l'image d'Ismaël, comme un paysage lointain. Paul avait eu trente ans et il semblait maintenant que ce genre de pensées (qui n'étaient la plupart du temps pas même des pensées, mais quelque chose de confus et d'inexprimé) allait commencer à l'habiter de plus en plus souvent, jusqu'à faire partie de lui pour de bon, imprégnant son regard d'un peu de cette nostalgie faite de désir, de peur, d'impatience et de rêve qu'on appelle parfois *la jeunesse* et qui devenait un jour si étrangère à soi qu'elle prenait l'aspect émouvant et fantomatique d'une salle de théâtre vide. Mais ces sensations puissantes (obsédantes, par moments) ne l'étaient apparemment pas suffisamment pour que Paul se mît au travail. Les occupations, les désordres et les plaisirs de cette vie, ne lui laissaient ni le temps ni la force de plonger en lui aussi profondément qu'il l'eût fallu pour laisser l'écriture advenir jusqu'à prendre la forme d'un roman. Chaque sollicitation imprévue, chaque écueil quotidien (il fallait bien manger, gagner de l'argent, etc.) étaient prétextes à son impuissance, sa procrastination. Roi en sa demeure pour la première fois de son existence, Paul remettait sans cesse à plus tard son roman, se berçant d'illusions, s'imaginant parfois (se consolant ainsi) en Andreï Volkonski, celui

de *La Guerre et la paix* de Tolstoï, seigneur et maître possesseur d'un petit terrain en friche dont il devait régulièrement tailler l'herbe à la faux et soigner chaque arbre que l'abandon, le lierre et les ronces avaient attaqué pendant tant d'années. Cet été-là, donc, Paul se laissa déborder par les travaux du jardin et les réparations incompressibles qu'exigeait la maison, jusqu'à ce qu'un jour (où encore une fois il n'avait rien écrit), Paul regardât sa montre. Des mois avaient passé.

L'automne avait été si doux, si chaud et ensoleillé jusqu'à la fin de novembre que Paul en avait presque oublié que l'hiver existait. Mais une nuit, le froid apparut dans le fond de l'air, vif et piquant, avec cette odeur si reconnaissable de noix, de terre et de charmille, s'infiltrant par tous les pores de la maison. Paul dut alors apprendre à trier les branches mortes et couper chaque jour à la scie de quoi remplir un panier de brindilles et de bûches. Mais le bois, pourri pour moitié, n'était pas des meilleurs, et de toute façon n'aurait pas suffi. Heureusement (c'est un matin, au café du village, qu'un vieil homme l'avait recommandé à Paul en inscrivant son numéro de téléphone sur un bout de papier), il y avait *un type* dans les environs qui apparemment pouvait vous livrer, selon les circonstances, un stère de vieux chêne bien sec pour pas cher. Le conseil semblait bon et lorsque, quelques jours plus tard, le *type* débarqua effectivement chez Paul avec sa remorque, affable et silencieux comme le sont souvent les hommes par ici, lorsque Paul, après l'avoir aidé à décharger puis payé comptant puis raccompagné jusqu'au bord du chemin (échangeant alors une brève poignée de main dans un *au revoir* réciproque, aussi

timide que chaleureux), lorsque Paul enfin fit demi-tour, s'arrêtant brusquement, immobile dans l'herbe, regardant quelques mètres devant lui le tas de tronçons de chêne posés sur le sol dans les beaux rayons d'un soleil d'hiver, respirant une grande fois à pleins poumons, oui, ce fut à ce moment-là, subitement, que Paul se rendit compte à quel point sa vie avait changé.

Malgré ces précautions, quand bien même la chaleur du feu était agréable, enivrante, Paul dut bien vite se rendre à l'évidence et admettre que la maison n'était pas prête à affronter l'hiver. Le poêle tirait mal et remplissait la pièce du rez-de-chaussée d'une fumée épaisse, toxique, qui le faisait tousser et lui piquait les yeux, l'obligeant à ouvrir en grand portes et fenêtres, perdant ainsi en quelques minutes le bénéfice des degrés difficilement gagnés, tandis que le petit radiateur à bain d'huile posé à côté de lui suffisait à peine à réchauffer ses mains. L'étage, quant à lui, n'était pas isolé et l'assemblage des poutres, chevrons, pannes, solives et autres pièces de bois brut de la charpente à nu ressemblait davantage à la coque d'un bateau à l'envers qu'au toit d'une maison, si bien que, levant la tête au plafond, on avait parfois l'impression de regarder la cale d'un navire tourné vers le ciel (comme s'il était la mer), une sensation qui devenait encore plus nette quand, dans la nuit, allant chercher un livre à l'étage, une couverture serrée sur les épaules, laissant échapper entre ses lèvres des volutes de vapeur glacée, Paul jetait un œil par la fenêtre, la tête penchée sur le côté, le front collé à la vitre (qui se couvrait alors d'une tache de buée éphémère), et qu'il regardait un instant les milliers d'étoiles là-haut qui brillaient, parsemant